

MUSEO DEL PRADO

19 612

BIBLIOTECA

2. 4162

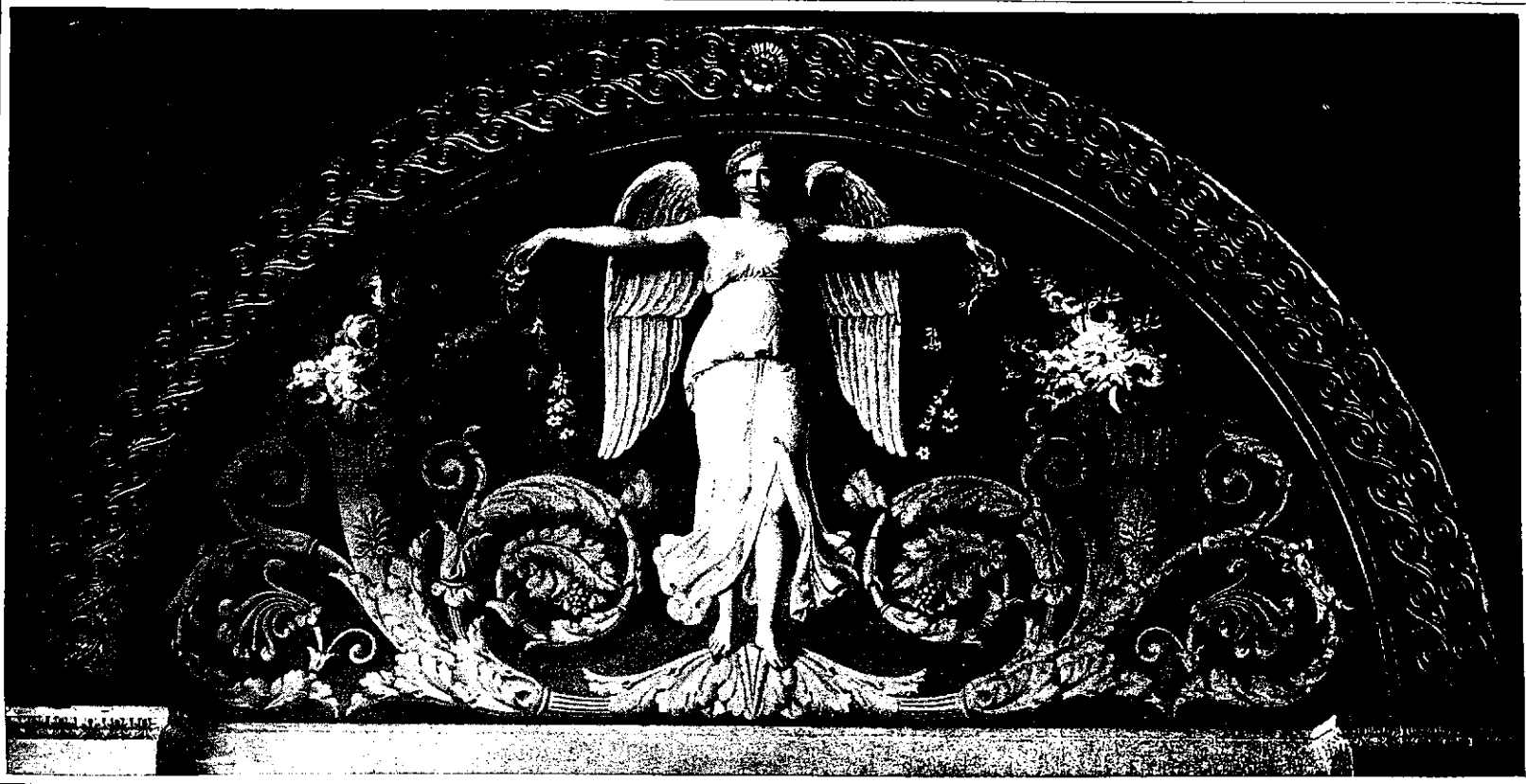
19.612

DEUX  
PORTRAITS INÉDITS  
DE  
GOYA



Calculus





## DEUX PORTRAITS INÉDITS

DE GOYA



L'ŒUVRE connu de Goya, si riche déjà et si varié, vient de s'enrichir de deux tableaux d'une indiscutable authenticité et de première importance, deux portraits de la meilleure manière du maître. Ces portraits qui ne furent jamais ni exposés, ni reproduits, et n'ont même pas été signalés jusqu'ici, semble-t-il, représentent le général français Nicolas Guye et son neveu Victor Guye, page de Joseph Bonaparte, alors roi d'Espagne.

Nicolas Guye fut un de ces soldats de l'Empire, à la fortune brillante et rapide. Originaire du Jura, il prit part dès sa jeunesse à plusieurs campagnes. Il reçut le baptême du sang à Austerlitz. Il joua un rôle important dans la guerre d'Espagne et passa plusieurs années dans ce pays. Joseph Bonaparte, durant son court règne, lui confia diverses missions difficiles, en particulier celle de donner la chasse aux « guerrilleros », qui ne cessaient de harceler l'armée d'invasion. A la tête de troupes d'élite — une partie de la garde royale et le corps espagnol du général Hugo — Nicolas Guye remporta, en février 1812, un brillant succès près de Sigüenza. En janvier 1813, il fut chargé d'un important message du roi Joseph pour Suchet qui se trouvait alors à Valence ; de cette mission dépendait en partie le rôle qu'allaient jouer dans des circonstances difficiles les forces de l'armée du Midi. Peu après, au mois d'avril de la même année, la retraite des troupes françaises étant devenue inévitable, alors qu'il s'efforçait de maintenir les communications entre l'intérieur de l'Espagne et la France, N. Guye tomba

blessé sur les hauteurs d'Irun, cité-frontière au bord de la Bidassoa.

Entre 1810 et 1813, le général résida surtout à Madrid, à la cour du roi Joseph. D'après une inscription qui se lit au dos d'un des portraits, ceux-ci auraient été peints en 1810. En admettant même que cette date soit inexacte, ce que rien n'autorise à supposer, leur exécution ne saurait être postérieure à 1813, puisqu'en cette année Nicolas Guye quitta l'Espagne avec l'armée napoléonienne. Ce fut son frère, personnage moins en vue, qui ramena en France ces deux tableaux, depuis lors conservés dans la famille, où ils demeurèrent ignorés des historiens de Goya et autant vaut dire inconnus jusqu'à présent. La courtoisie éclairée de leurs possesseurs actuels, MM. Trotti et C<sup>ie</sup>, de Paris, permet de les publier pour la première fois. Il était d'autant plus intéressant de le faire que ces deux pages, d'une qualité rare et d'une conservation parfaite, et pourvues par surcroît, comme on vient de le voir, d'une origine aussi curieuse que certaine, appartiennent à la meilleure période de la production de Goya.

Le maître avait alors soixante et quelques années. En possession de la notoriété que lui avait valu la série de ses portraits du temps de Charles IV, il était dans la pleine maturité de son esprit et de son talent. A défaut de ce que nous savons par ailleurs, ces portraits d'un général français et d'un page du « Roi intrus » suffiraient à confirmer les bons rapports que Goya entretenait avec les envahisseurs et leur Cour. Peut-être faut-il chercher dans ces bons rapports autant que dans les événements politiques survenus depuis



FR. GOYA. — PORTRAIT DU GÉNÉRAL NICOLAS GUYE, AIDE DE CAMP DU ROI JOSEPH  
(Appartient à MM. Trotti et Cie)



FR. GOYA. — PORTRAIT DE VICTOR GUYE, EN UNIFORME DE PAGE DU ROI JOSEPH  
(Appartient à MM. Trotti et Cie)

lors, la raison qui détermina le peintre à s'établir en France, où, comme on sait, il passa les dernières années de sa vie jusqu'à sa mort, survenue à Bordeaux en 1828.

Précieuses par les circonstances historiques auxquelles elles se rattachent, ces deux pages ne le sont pas moins au point de vue de l'exécution. La personnalité si particulière de Goya, — la plus complète peut-être de toutes celles qui germèrent en terre espagnole, — son génie comme portraitiste, préoccupé avant tout de l'expression, s'y montrent complètement, autant que sa technique originale, modifiée selon ses modèles.

La toile est celle dont Goya se servit presque toujours; fine, offrant peu de grain, elle convenait à merveille à sa peinture fluide et légère. Les dimensions des deux tableaux sont identiques : 1<sup>m</sup>06 sur 0<sup>m</sup>84. Sans doute furent-ils exécutés pour se faire vis-à-vis, car, à proprement parler, ils ne constituent guère deux « pendants ».

Au dos du portrait du général, on lit cette inscription en français : *S<sup>r</sup> D<sup>n</sup> Nicolas Guye, Marquis de Rio-Milanos, Général Aide de Camp de S. M. Catholique. Membre de la Légion d'Honneur de l'Empire Français, Commandeur de l'Ordre des Deux-Siciles et Commandeur de l'Ordre Royal d'Espagne, etc. Né à Lons-le-Saunier (Jura) le 1<sup>er</sup> mai 1773. Donné à Vincent Guye, son frère. A Madrid, le 1<sup>er</sup> octobre 1810, puis en espagnol : Pintado por Goya.*

En 1810, Nicolas Guye avait trente-sept ans, et c'est en effet l'âge que son portrait accuse. Le visage, aux traits bons mais énergiques, est encadré par une chevelure ébouriffée, peu abondante, et par des favoris courts. Les yeux bleus sont un peu enfoncés. Le teint s'accorde avec la couleur des cheveux. Le personnage est assis dans un fauteuil de style Empire, les jambes croisées; en grand uniforme galonné, avec ses décorations, il tient son chapeau à plumes appuyé sur ses cuisses moulées dans une culotte blanche.

A la comparer à la plupart des autres portraits de Goya, cette page est d'une correction peu commune, sans cesser cependant d'être « goyesque » au plus haut point. On voit qu'elle a été exécutée avec une conscience rare chez l'artiste; les mains notamment, quoique traitées dans la manière si typique du maître, sont modelées avec un soin singulier. La tête, d'un dessin remarquable, est peinte rien que par de légers frottis de couleur qui lui donnent une finesse toute particulière. Tout le tableau est mené de la même façon, sauf en ce qui concerne les ors dont l'éclat et les reflets sont rendus par des empâtements, selon la pratique ordinaire de Goya, mais ici sans excès. Le fond est neutre; enfin la tonalité générale du portrait est discrète, de manière à laisser aux finesses comme aux accents toute leur valeur.

D'une harmonie semblable, le portrait du neveu du général, le petit Victor Guye, appartient également à la même période et à la même manière de l'art de Goya. Au dos de la toile, il porte aussi une inscription, celle-ci en français: *Ce Portrait de mon Fils a été peint par Goya pour*

*faire le pendant de celui de mon Frère le Général. Signé : V<sup>t</sup> Guye.* Comme l'on sait, d'autre part, que le jeune Victor Guye était de quatre ou cinq ans l'aîné d'un de ses frères, né en 1808, il avait bien en 1810, — époque où le portrait, selon toute probabilité fut peint, — les six ou sept ans qu'il paraît avoir ici.

Débout et vu de face, un livre entre les mains, le petit garçon porte l'uniforme de page du Roi: veste courte, pantalon long, gilet haut. Le costume est d'un bleu très foncé à broderies d'or. La chemise échancrée laisse voir le cou frêle. Le fond est neutre. Cet enfant diffère par le type des autres petits modèles du même âge qu'a représentés Goya. Blondinet, le teint blanc et rose, les yeux bleus, il n'a rien d'un Espagnol. L'expression, dans sa simplicité, est des plus réussies. Le sérieux un peu contraint, la mine inquiète, le froncement du visage, semblent indiquer que le jeune Victor est déjà fatigué de poser et impatient de voir la séance terminée.

La technique de cette seconde page est analogue à celle de la précédente. Comme dans le portrait du général, Goya s'y montre plus soigneux qu'à son ordinaire. La facture, très légère, laisse entrevoir par endroits, notamment dans les cheveux et l'oreille, la préparation rouge foncé, qui est celle dont Goya se servit le plus à cette époque. On remarquera l'expression si réussie de la bouche légèrement entr'ouverte. La facture plus sommaire des mains n'enlève rien à la tenue de l'ensemble. Dans cette peinture, légère d'un bout à l'autre de la toile, les seuls empâtements sont réservés aux broderies d'or du costume.

Si la place ne faisait défaut, l'occasion serait tout indiquée de rappeler à propos de cette délicieuse image la part que tiennent les portraits d'enfants dans l'œuvre de Goya. Dans ce genre difficile entre tous, où l'artiste a contre lui l'absence de caractère individuel, de traits fortement accusés, en même temps que les difficultés de la pose chez ces modèles, le peintre espagnol a su, plus que tout autre maître, rendre ce mélange de fraîcheur et de mobilité, qui constitue, avec une mine et une grimace, toute la physiologie d'un enfant. Au milieu de son tableau le plus important, *la Famille de Charles IV*, au Prado, dans ce débordement de costumes chamarrés d'ornements, et parmi toute cette débauche de couleurs, l'œil s'arrête charmé sur la mignonne figure de l'infant François de Paule.

De même ici, dans les deux portraits qui nous occupent, exécutés pour ainsi dire en même temps, l'étonnement naïf du petit garçon quelque peu empêtré dans son habit de cérémonie, n'atteste pas moins le génie de Goya que le visage noble et grave et le brillant uniforme du général français. C'est que nul portraitiste n'a su mieux que celui-ci saisir dans chacun de ses modèles le caractère particulier, le trait distinctif et trouver pour l'exprimer la manière la plus appropriée. Car, chez Goya, — exemple peut-être unique dans l'histoire de l'art, — à l'esprit qui anima la peinture espagnole dans les siècles antérieurs, s'allie la technique la plus libre, la plus personnelle, la plus hardie et, au sens le plus large du mot, la plus moderne.

AURELIANO DE BERUETE Y MORET.









